

**ANTE MORTEM  
(MEKTOUB)**

**NOUVELLE**

Les néons, les enseignes, les lampadaires. Toutes ces taches phosphorescentes suintent sur fond noir. Tu batailles contre la buée intérieure du pare-brise. Ta main est posée sur le levier de vitesse. Le vrombissement du diesel se répercute dans ta poitrine. Des fantômes sans visage, dehors, glissent, s'évaporent, apparaissent sans fin. Tu sais juste qu'un cercle rouge signifie que tu dois t'immobiliser et que le vert te donne le droit de repartir sans attendre. Ta blouse bleue t'opresse, comme si, à tout moment, elle pouvait se changer en camisole. Ta respiration se cale sur les soubresauts de ton moteur. Tu es aimanté à ta destination.

Tu l'imagines cambré sur sa 125, casqué, son corps jeune et svelte à la manœuvre pour fendre l'air. Ses yeux ne voient que les lignes blanches qui se succèdent, pointillés hypnotiques d'une nuit effroyable. Nice 169 km. Sa colonne vertébrale est glacée. Le rôle de son moteur, poussé à fond, le met dans un état d'urgence permanent.

Tu as vaguement conscience qu'à ta gauche, quand tu serpentes sur ces courbes malignes, la mer est juste au-dessous, abîme discret et huileux. Ses effluves iodés ne parviennent pas jusqu'à toi. Ce soir, même ce subtil parfum qui, d'ordinaire, te fait penser que les deux rives de la Méditerranée sont jumelles, a des allures de menace totale. Tu te remémores cet instant, tout juste une heure auparavant, lorsque Azzedine a surgi en trombe dans ton épicerie, le visage blême, les yeux fous et le souffle court. La surprise puis l'incompréhension et la sidération t'ont saisi. Tu avais beau tenter de le raisonner, de l'apaiser, Azzedine, terrorisé, gesticulait frénétiquement et hurlait des phrases dépourvues de sens. De ses paroles apeurées, tu n'as retenu que les mentions « *place de Lenche* » et « *une femme en manteau de cuir* ». Mais c'était déjà trop tard : Azzedine faisait le tour du comptoir, déposait la sacoche de billets près de la caisse-enregistreuse et t'enlaçait puissamment. Ta douleur, à ce moment-là. Lui, le fils que Dieu ne t'a jamais donné. Ta chair et ton âme déchirées, en cette fin de journée. La moto qui a démarré. Tu étais figé, pétrifié. Quand tu as trouvé la force de passer le seuil de ton magasin, tu as vu son ombre se diluer bruyamment dans le crépuscule fragile.

Sa main droite ouvre les gaz à fond. Il voudrait être une météorite. Un jaguar. Une flèche. Nice 130 km. Il double les poids-lourds qui se traînent sur la voie de droite. Et son phare vieillissant effiloche à peine la nuit profonde. Tu imagines, la peur au ventre, ce long couloir d'asphalte qui peut l'engloutir à tout moment.

Tu visualises Azzedine, le bras passé dans l'ouverture de son casque et la sacoche à la main, marchant fièrement sur la place de Lenche, là où des adolescents braillent en courant après un ballon de foot, tout près de clients assis en terrasse. Il traverse, la tête haute, d'un pas alerte, toutes ces saynètes du quotidien, en direction de la banque où, tous les vendredis, il va déposer la recette de la semaine : les anciens, assis sur les bancs publics, qui parlent haut et avec les mains, un autre groupe de jeunes qui font pétarader leurs scooters, les mères qui ramènent leurs petits de l'école. Devant lui, du peu que tu as pu comprendre de son histoire c'est que, soudain, se dresse la silhouette élancée d'une femme brune, enveloppée dans un manteau de cuir noir. Peut-être, l'observe-t-elle

depuis qu'il est descendu de sa moto ? La force de son regard le transperce quand il arrive à sa hauteur. L'atmosphère a dû se saturer en électricité. Elle le freine dans son élan, sans même le toucher, ni même lui parler. Une entrave magnétique. Que lui dit-elle ensuite ? A-t-elle indiqué l'Est, d'un doigt menaçant ? Azzedine a dû reculer, peut-être même trébucher, avant d'opérer un demi-tour pour se précipiter vers sa moto, haletant et transi de peur.

Tu longes le quai du Port. Les terrasses sont bondées, mais tu n'y prêtes pas attention. Ton périple depuis la Pointe Rouge t'a semblé interminable. Tu crois avoir franchi mille frontières. Tu te gares en bordure de la place. Elle s'est vidée, à cette heure fraîche de l'automne. Il ne reste que le groupe de jeunes, affairés autour de leurs scooters, sous la lumière jaune d'un lampadaire. Mais, au loin, déjà, tu la vois, assise de dos, sur un banc. Tu marques un arrêt dans ta déambulation. Une sensation de froid immense te parcourt l'échine jusqu'à la nuque. Par réflexe, tu saisis ton pendentif, une main de Fatma que tu portes à tes lèvres, en murmurant *Bismillahi*. Tu ne sais pourquoi, mais tu t'en remets à Dieu. Le Tout Miséricordieux, le Très Miséricordieux. Une frayeur infantile pour un *badj* de soixante-sept ans. A tes mots, comme si malgré la distance elle les avait perçus, elle se retourne vers toi, d'un mouvement sec. Son regard te pénètre, double lame saillante et acérée. Machinalement, tu reprends ta marche. Tu ne te sens pas libre de tes mouvements. Ces yeux noirs t'attirent à eux. Tout ce qui t'entoure se brouille, se décolore, les sons sont pris dans une ouate délétère, excepté la mesure ivre que bat ton cœur aux abois, jusque dans tes tempes. Au fur et à mesure que tu t'approches d'elle, zombifié, tu vois ses traits superbes se dessiner, tout autour de ses yeux immobiles. Une beauté blême et irréelle. A quelques mètres d'elle, tu la vois se lever du banc, auréolée d'un halo d'une lumière blanche et crue.

Tu balbuties. Ta langue est sèche. Tu dois lui parler mais tu es paralysé. Elle se tient droite, face à toi, le regard fixe, les cheveux ondulants légèrement. Tu es un homme, un vieil homme. Tu as connu la faim, l'exil, la solitude, tu dois trouver la force de lui parler. Pour Azzedine. Pour ton honneur. Alors, péniblement, tu commences par des politesses maladroitement, tu lui parles d'Azzedine, de sa rencontre avec elle, de son départ précipité. Tu te racles la gorge, tu toussotes. Tu maudis les pulsations invasives de ton cœur. Tu ne rêves pas, elle a esquissé un sourire. Tu te raccroches à cette vision. L'espoir, tout à coup, rejaillit. Elle va te répondre. Tout cela n'est qu'un horrible malentendu. Ses yeux se font presque rieurs. Et, d'une voix suave et éthérée, elle te confirme qu'elle s'est bien adressée à ton protégé quelque temps auparavant, sur cette même place. Elle se défend de l'intention de l'avoir fait fuir. Elle lui a juste manifesté son étonnement de le voir ici, alors qu'elle avait rendez-vous avec lui à 20h40 précises, à hauteur de Brignoles.

Tu as un flash. Azzedine est sur sa moto, toujours lancé à vive allure. Il dépasse un panneau qui indique que la sortie desservant Brignoles se situe à 20 km.

Tu as compris. Ta terreur se transforme en indignation. Tu l'implores de ne pas le prendre. Il est trop jeune. C'est un bon jeune. Confus, en colère, tu lui parles de Dieu. Tu lui assures que tu prieras pour son salut. Tes veines se chargent de rage. Tes mains virevoltent. Tes bras s'agitent. Tu

ferais tout pour conjurer le sort. Tu désignes ta montre et tu lui hurles qu'elle ne pourra jamais être à Brignoles à 20h40. C'est mathématique. Et tellement rassurant pour toi. Alors, toujours avec cet énigmatique sourire aux lèvres, elle s'approche un peu de toi, en te tendant la main. Il est hors de question que tu répondes à son geste, te dis-tu. Mais, là encore, tu n'es plus très sûr d'être maître de ton corps. Tu regardes, impuissant, ta main rejoindre la sienne. Tu relèves la tête. La glace de son étreinte te fait tressaillir. Tu replonges dans son regard intense. Elle te dit qu'avant de rejoindre Azzedine, c'est avec toi qu'elle a d'abord rendez-vous. Elle te félicite même pour ta ponctualité. Résigné, endolori dans toute ta vieille charpente, tu inclines la tête et t'agenouilles avec délicatesse. Elle pose une main sur le sommet de ton crâne. Ce sera ta dernière sensation sur Terre. Tu vacilles et t'écroules lourdement, sous le regard impassible de la Faucheuse. Elle n'est plus là quand les jeunes accourent vers toi en criant. *Il est mort, wesh ! Chouffe, il est mort, le daron !*

La moto d'Azzedine, au niveau de la sortie n°35 de l'autoroute A8, en direction de Brignoles, dérape et glisse dans un bruit strident, tandis que son corps se casse de toutes parts. Il est 20h40 et la femme au manteau de cuir est appuyée contre la rambarde de sécurité.